

TEXTE A

- Depuis la mort de mon mari, voilà cinq ans, je vis seule dans une petite maison que je possède à Étretat. Plus exactement, jusqu'à dimanche soir je vivais seule avec une bonne, que j'avais à mon service depuis plusieurs années et qui était une fille du pays. Elle est morte pendant la nuit de dimanche à lundi, monsieur le commissaire ; elle est morte en quelque sorte à ma place, et c'est à cause de cela que je suis venue vous supplier de m'accorder votre aide. (...) Me permettez-vous de vous raconter la chose en quelques mots ?

- Je vous en prie.

- J'ai l'habitude, chaque soir, de prendre un médicament pour m'endormir, car j'ai le sommeil difficile. C'est un somnifère liquide, assez amer, dont l'amertume est compensée par un fort goût d'anis. (...) Dimanche, comme les autres soirs, j'ai préparé mon verre de médicament avant de me coucher et Rose était près de moi lorsque j'ai voulu le prendre.

J'en ai bu une gorgée et lui ai trouvé un goût plus amer que d'ordinaire. « J'ai dû en mettre plus de douze gouttes, Rose. Je n'en boirai pas davantage. »

Elle a emporté le verre, comme d'habitude. A-t-elle eu la curiosité d'y goûter ? L'a-t-elle vidé en entier ? C'est probable, puisqu'on a retrouvé le verre vide dans sa chambre.

Georges Simenon, *Maigret et la vieille dame*, 1950

TEXTE B

Tous les matins, vers quatre heures, mon père ouvrait la porte de ma chambre et chuchotait : « Veux-tu venir ? »

Ni les ronflements puissants de l'oncle Jules, ni les hurlements du cousin Pierre, qui réclamait son biberon vers les deux heures du matin, n'avaient la force de traverser mon sommeil, mais le chuchotement de mon père me jetait à bas de mon lit.

Je m'habillais dans la nuit en silence, pour ne pas réveiller notre petit Paul, et je descendais dans la cuisine, où l'oncle Jules, les yeux bouffis et l'air un peu hagard des grandes personnes qui s'éveillent, faisait chauffer le café pendant que mon père remplissait les carniers et que je garnissais les cartouchières.

Nous sortions sans faire de bruit.

L'aube était fraîche. Quelques planètes apeurées clignotaient, toute pâles.

Marcel Pagnol, *Le Château de ma Mère*, 1958 (extraits)

TEXTE C

J'ai ainsi vécu seul, sans personne avec qui parler véritablement, jusqu'à une panne dans le désert du Sahara, il y a six ans. Quelque chose s'était cassé dans mon moteur. Et comme je n'avais avec moi ni mécanicien, ni passagers, je me préparai à essayer de réussir, tout seul, une réparation difficile. C'était pour moi une question de vie ou de mort. J'avais à peine de l'eau à boire pour huit jours.

Le premier soir, je me suis donc endormi sur le sable à mille milles de toute terre habitée. J'étais bien plus isolé qu'un naufragé sur un radeau au milieu de l'océan. Alors vous imaginez ma surprise, au lever du jour, quand une drôle de petite voix m'a réveillé. Elle disait :

– S'il vous plaît... dessine- moi un mouton!

– Hein !

– Dessine-moi un mouton....

J'ai sauté sur mes pieds comme si j'avais été frappé par la foudre. J'ai bien frotté mes yeux. J'ai bien regardé. Et j'ai vu un petit bonhomme tout à fait extraordinaire qui me considérait gravement.

Antoine DE SAINT-EXUPERY. *Le Petit Prince*, 1943

TEXTE D

Nous traversons avec Alma, sa mère, sa sœur cadette, une rue de Beyrouth détruite. Un soldat m'arrête, il veut voir ma pièce d'identité et me demande ce que je fais ici. J'ai à peine sorti ma carte qu'il commence à me bousculer. Je ne sais pas quoi lui répondre. J'ai failli dire : « J'accompagne ma petite amie Alma qui est venue voir le cabinet médical de son père en miettes ». Sa mère prend alors la parole et hurle au policier : « C'est son pays, il marche où il veut ! »

Je vois le premier studio où j'ai habité quand je m'étais installé à Beyrouth. (...)

Je vois l'appartement dévasté que je voulais offrir à mes parents. Il est parfois bon de raté des projets, de ne pas gagner trop d'argent. Si j'avais eu les moyens de l'acheter, mon père et ma mère auraient été probablement déchiquetés par l'explosion.

Sabyl Goussoub, *Beyrouth-sur-Seine*, 2022